

*Hyperboles*  
*et autres poèmes automatiques*



*Poèmes automatiques*

*1965-1969*



## *Vague ou bleu*

*T*rop long et distendu d'un horizon à l'autre  
Virgile se rappela qu'il lui manquait deux dents  
Alors comme deux et deux font quatre et verdoyant  
De primebelles blanches le sus-dit bon apôtre  
Qui se souvenait de ses anciennes années  
Sur le front dégarni de sa tête fourchue  
Grava d'un bout de bois le triangle déchu  
Qui parut malveillant aux vieux yeux desséchés  
Et clairvoyant à ceux qui venaient de Cythère  
Sur leurs barques assemblées comme un trou de verdure  
« Ah ! jolie petite coque en soleil et pure  
Comme un cristallin bleu dans l'œil d'une panthère ! »

## *Plage*

*I*l arrive qu'on cueille une fleur  
Et parce qu'elle est trop jolie  
Parce qu'on la regarde trop longtemps  
Il arrive qu'elle fane entre nos doigts

C'est l'histoire d'un bel orage  
Comme en fait de beaux le temps de mars  
Qui de pleurer trop sur la beauté des fleurs nouvelles  
Les noie dans son bonheur

Qu'avait-il pourtant ce pauvre orage  
Autre que les gouttes de ses nuages  
Pour dire à ces fleurs  
Tout l'amour qu'il leur voulait ?

*Poèmes automatiques*

Je me rappelle aux temps passés  
Aux temps où rien de laid ne se faisait  
Je me rappelle une fille et c'est tout ce qui m'est resté  
Que ce souvenir fané entre mes doigts

Te souviens-tu vieux temps de mars  
Tu l'as noyé sous tes averses  
Et moi mon âge et mes regrets  
Ont seuls su surnager

Je ne sentirai plus la fleur trop près  
Car le parfum me reste au nez  
Et de la fleur s'envole au loin  
Jusqu'au passage de mes pas

Jusqu'au jour où vient l'été  
Sale de trop de misères  
Elle est partie se promener  
Dans les ténèbres de l'hiver

J'irai ce soir mais dans mes rêves  
Noyer les rochers qui bordent la berge  
Jusqu'à l'étang où la lune verse  
Ses reflets blancs et sans parfum

Qu'il crève le soldat que j'entends mourir  
Sa peine m'est bien égale  
Et son râme m'excède  
Pour ne plus l'entendre qu'il crève ce soldat

Je parfumerai sa tombe  
D'un nénuphar sans cœur  
Puisque la pluie a versé sa boue  
Sur son corps déjà pourri

Mais quand il passera ce sale bonheur  
De croire à ne plus se croire vraiment  
C'est l'âge où tous les gens se salissent à souhait  
Pour vomir sur les tombes désannées



*Poèmes automatiques*

Je crèverai pourtant  
Puisqu'il faudra crever  
Et je n'entendrai plus  
— Grand bien m'en fasse —  
Ce soupir ignorant  
Et rempli de nausée

Je le piétinerai et jetterai son corps  
À l'abri des orages  
À l'abri de l'été  
Pour qu'il reste à jamais  
Dans l'état misérable qu'il était

\*

C'est un vieux saule  
Qui pleure en longues tiges  
Le souvenir du beau temps  
Où il avait sombré

## *Les Sables*

*A*ssombries vainement par un orage creux  
Vers des pages brunes rêveries d'un matin  
Les croix mortes et folles s'épenchent d'un chagrin  
Chrysanthème des nuits vers un rivage vieux

À l'aube qui s'enflamme le réveil est brutal  
Quand d'un léger sursaut rien ne s'entrevoit plus  
La verte flamme athée se retourne et se rue  
Dans l'affable réduit des neiges d'Hannibal  
« Rassemble tes débris... » Mort — c'est un long moment  
Et c'est un grand soleil qui brûle noir des pluies  
Aux descentes des trous des ombres qui s'enfuient...  
Des âges rigoureux déchirés d'Océans

Il paraît cheminant son vermeil découplé  
Comme un paria défait de ses cheveux violents

*Poèmes automatiques*

Comme une taverne de radeaux pris de vent  
Et sui s'envole droit à l'assaut des marées  
Pour appeler au sein l'apparat des vassaux  
Voletant dans le sang des simagrées profondes  
Riches et d'étoiles — firmament de la ronde —  
Riches et d'étoiles à jamais dans les flots  
Perdus comme en quatorze à l'étable raison  
De l'encens des rideaux à l'arrêt des maisons



*Paraphrénie*

*1969-1973*



## *L'Heure du fou*

*N*ous sommes venus de très loin pour assister au spectacle immense que vous nous promettiez

Nous sommes venus pour assister au spectacle

Nous avons payé notre place très cher

Nous sommes aux loges de votre démente

Nous sommes aux loges

La scène est noire

Les projecteurs sont privés d'électricité

Un vent de mort souffle sans bruit sur le désert brûlé

Nous attendons l'issue fatale

Nous attendons la dernière grimace du clown

Nous sommes venus pour assister au spectacle de votre démente

La terre brûle sous vos pieds

Les roches fondent sous le chaos délirant des foules

*Hyperboles et autres poèmes automatiques*

Vos membres sont brisés  
Et le feu de vos armes a consumé les fils des pantins  
Le castelet brûle sous vos yeux  
La scène est noire  
Le spectacle que vous nous promettiez sera-t-il reporté  
Sera-t-il retransmis en différé  
Sur vos ondes qu'animent les derniers sursauts

N'y a-t-il personne pour fermer le grand portail  
Le souffle du vent est chaud  
La terre brûle sous vos pieds  
Le souffle du vent brûle vos yeux  
L'air se fait rare  
Le sable s'est répandu sur la scène  
Les acteurs n'ont pas revêtu leurs vêtements de lumière  
Ce sont des haillons calcinés  
Que le vent recouvre  
Un vent de mort qui souffle sans bruit sur le désert brûlé

Tu es la grande et belle femme tant désirée  
Tu domines du haut de tes tours l'étendue de leur folie  
Et du haut de ton mythe mille fois centenaire  
Tu restes celle qu'on a nommée pour apaiser les fureurs  
Et que la Bible a sacrée



## *Paraphrénie*

Nous sommes venus de très loin  
Répondant à l'appel pressant que vous aviez hurlé  
Avant de soulever les braises  
Vos pieds sont meurtris  
La dissociation s'est faite et j'entends la souffrance  
Nous observons toujours la scène de votre théâtre  
Où des monstres dansent sur de fausses perspectives  
Le dernier des murmures s'éteint  
Nous attendons l'issue fatale  
Nous sommes venus pour assister au dernier spectacle de  
votre démente.

*A*vant de partir

Retire du monde la profondeur immense  
De l'océan que tu as en toi  
Tu m'as regardé  
Tu savais aussi que je n'étais pas libre  
Et tu t'es tournée vers ceux  
Qui couraient vers la montagne

J'ai vu dans tes yeux  
L'image d'un rêve comme un paysage mort  
Que j'avais déchiré de mes doigts  
Tu m'as regardé  
Et j'ai senti ta main déchirer le vide  
Et la faux que j'avais posée  
Est retombée sur le sable

*Paraphrénie*

Quand tes ongles brisés  
Ont déchiré la pierre délaissée comme une ombre  
J'ai coulé vers le fond de la rivière  
Un passé sans fond  
M'a englouti dans un flot de souvenirs  
Et j'ai puisé dans tes deux mains  
Tous les diamants de l'envie

*U*n dernier regard vers la solitude  
Seulement pour deviner  
Qui a pu s'y cacher

Une ombre longue s'étale sur le chemin.  
Je n'ai plus qu'une heure devant moi.  
Tu ne cherches pas à revenir  
Dans le passé.  
Il s'étouffe petit à petit

Et toi  
Tu projettes tes visions  
Sur le mur d'une prison  
Que tu n'as jamais connue.

## *Paraphrénie*

Elle était là  
Plantée au milieu de ce champ.  
Mais aujourd'hui  
On a dû l'oublier  
Il faisait trop noir depuis plusieurs nuits  
Pour qu'on puisse l'imaginer.  
D'ailleurs  
Tu n'as jamais cherché à la fuir  
Ni même à y pénétrer.

Je ne suis pas certain moi-même  
Qu'un jour je ne la renierai pas.  
Ce n'est plus le même silence  
Qui m'obsède.  
C'est comme une longue plainte  
Planant au-dessus des marais  
Un marais qui n'a plus de raison d'être  
Puisqu'on y a bâti le plus grand  
De tous les édifices actuels.

C'est par le souffle d'un roi oublié  
Que j'ai connu l'haleine de ton royaume.  
Ce roi  
Il est mort un soir de décembre  
Sur le bord d'un chemin  
Celui qui menait à ses terres de chasse.

Fais un petit effort  
Et tu retrouveras le jour  
Qui est resté gravé dans ma mémoire.  
Je contemplais la rive  
Et mes doigts caressaient ta peau  
Jusqu'au plus profond de l'ivresse.

Maintenant  
Je n'ai plus rien à te demander.

*Paraphrénie*

Il ne reste qu'une vague brume  
Sur la terre promise  
Et le dernier pèlerin vient de disparaître  
Dans le brouillard

Je vais signer  
Le plus agréable décret  
Celui que j'avais laissé  
Au fond de mon tiroir  
Tu sais  
Le soir où tu pas voulu me rejoindre  
Parce que tu prétendais  
Que je n'avais plus rien

D'HUMAIN

*T*u as connu le monde  
Au travers de ta solitude  
C'est elle qui te fait rêver de liberté  
De cette liberté des hommes seuls  
Que tu caches au fond d'un regard  
Les gens qui t'entourent ne sont que des noms  
Qui résonnent au travers d'un miroir  
Tu as encore le sourire et le sursaut  
D'une agonie qui te ronge



*Hyperboles*



*M*onumentalement il s'élance au réveil  
D'un jour qui s'assoupit au confluent malin  
D'un sismique roseau au sommet trop vermeil  
Qui soupire et s'étend — il fait déjà matin —  
Rose — et primefaçon — sourire qui s'endette  
Pour un silence long qu'à l'âge de mourir  
On n'a plus de raison de soupirer de faîte  
Et de s'en aller vers la saute bleue flétrir  
L'éternelle explosion des souvenirs d'Orient  
Et des crève-la-faim qui meurent doucement.

On parlemente et puis l'arrivée du cyclone  
Efface en quelque instant la crevasse indolente  
Qui pétrit le sommeil du cerisier d'automne  
C'est le soleil qui vient en pivoine sanglante  
Catapulter les os de ses ancêtres morts  
En combattants perdus comme un fleuve gelé  
Sur le bord de l'orage il rougeoyait encor  
— Il perd du terrain le beau traître ensorcelé —  
Et c'est à jamais dans des horizons bleuis  
La potence dressée qui oscille en amie.

*P*oitrine de veau qui, crayonnant dans l'espace,  
Se charge de ternir la circonvolution  
D'un trait parabolique et d'un plus grand rapace  
L'idée qu'on se faisait jadis du Panthéon  
Et des verts environs, sans parler de Navarre,  
Qui enduqua l'église, et, sans nulle pitié,  
fit naître de son sein l'éternelle parade  
Qui ne nie pas la rime et qui meurt sans crier  
Dans le lit sombre et pur embaumé de cascades.  
Soupçon injustifié — le clairon de fanfare  
A éteint à jamais la fougue des Tartares.

*L*e javelot lancé a frappé en plein cœur ;  
La caressante idole s'affaissa bientôt  
Perdue dans la nuée étrange et sans couleur  
Qui verdoyait le sceau de cire en quelques mots  
Placés là pour remplir le traité sans passion  
Qui sans doute effleura la couleur du velours  
Où sans peine étala la manifestation  
D'un courage trahi par le son du tambour.  
Il crèvera sans voir les étoiles éparses  
Qui jaillirent du toit où sombra sa carcasse.

Quelle fresque étonnante appuya sur son sein  
Pour conter à ce monde un mystérieux crachat  
Qui souleva, glaireux, la coque de satin  
Du vaisseau fortifié que l'océan calma.  
Quelle fresque étonnante, Alexandrin le Grand  
Sussura en dormant ! Et sans savoir pourquoi  
Il porta à sa main le sublime patient  
Qui caressa le flanc d'une femme en émoi.  
On se demande encor comment il ne mourut  
D'avoir percé cet âge au détour d'une rue.

*P*arricide enfanté de religion perverse  
Qui se rappela en un rien de trois jours creux  
La diluvienne ondée qui tomba sans traverse  
S'étalant en chialant sur les chevaliers preux !  
Infanticide pur en coloquinte sang  
Qui, trop parcimonieux, envahit le salon  
Pour suppurer longtemps par ses aphtes puants  
Sur les tapis d'argent, couvercles du pardon !  
Ô nuages sans croix dans un ciel ébahi !  
On a retrouvé le royaume des maudits.



*M*ais le siècle s'ouvrant sur un livre tombé  
Aux pages arrachées — croire ne suffit plus —  
Sur des années entières aux dalles entamées  
On se parle sans fin et la lie diminue.  
Au fond des paroles Moïse a pactisé  
Et les voiles autour des pots de sable vieux  
Qui s'endorment, s'effritent ou nagent sans effet  
Vers l'étrange passant au regard trop curieux.  
Il faut abandonner Minerve et son étal  
Et sans le dire offrir la lumière aux vestales.

*P*oséidon ! tu es vieux, ton enfant va naître  
Et soupirer dans un curieux mélange amer  
L'étoile s'endort et le matin va paraître...  
Deuxième acte, c'est toi qui surgis de la mer.  
Retiens ton souffle et crie ! Engloutie par les flots  
La marée se retire et rien ne transparait —  
Que des monts torréfiés, déchirés par les eaux  
D'un soleil qui vieillit et s'arrache aux arrêts.  
Il se plaint, il gémit, il se gonfle, il expire,  
Lui qui cache en ses mots des mots qu'on ne peut dire.

*L*a fresque se désole, car l'horizon se meut,  
D'un habitant de l'Âge une fumée s'envole.  
Rejoins ton étable et brise tes os trop vieux !  
Arme-toi d'un sabre rouillé, car la luciole  
A découvert son antre où Marie s'est tuée.  
Il faut voler vers les montagnes flamboyantes,  
Crier, appeler ! Au sol la pierre a brûlé.  
Mais l'homme n'entend plus, la plaie reste saignante  
Et le roc s'éparpille en désert sablonneux  
De vallons dépravés et de barrages creux.

*L*a tourmente assouvie a crié bien trop fort  
Et son ombre étalée a partagé la croix  
Où sommeilleront les tumultueux accords  
Qui renaissent, qui meurent et ravalent la soie.  
Le sirop a coulé sur le front dégarni  
D'une terre où la soif a ses chagrins d'efforts  
Retenus prisonniers, enfants ou démunis  
Comme autant de prestiges qu'on accorde à tort.  
Remuez donc les braises, que le charnier persiste !  
L'œil du vieux prophète gît, crevé, sur la piste.

*E*t puis soudain, plus rien... L'horloge est arrêtée.  
Sur son cadran jauni, plus de chiffres... plus rien.  
Il fait ni jour ni nuit, ni hiver ni été.  
Plus rien... monotone pitié d'un triste bien.  
Les âges ont crevé leur toile de safran  
Ajourée et piteuse. En silence elles passent  
Sur les déserts de sable, derniers des océans,  
Silencieuses, sombres, sans traînées, sans traces,  
En disques de métal sans arrêt, sans regard,  
Sans paraître étonnées, elles sèment les dards.

Seule, perdue, soit. Mais... ignorant d'elle-même.  
Qui es-tu donc ? Je ne me souviens plus de toi.  
Terne depuis quelques temps déjà, va, qui sème...  
Sombre aux alentours de monts, il n'est plus de voix  
Ni d'yeux, de vermeil ou de consolante forme  
En nuées éparses certaines de choisir  
Dans la foule du vent un paysage énorme  
Où définir en traits les passagers du pire.  
On éteint, on se couche, on ferme bien la porte  
Au feu mis aux normes d'un rang que nul ne porte.



